

L'abbayi dai bouelan pe Lozena

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 27

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221921>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



L'ABBAYI DAI BOUELAN PE LOZENA

L'E cein que l'è dâo biau clli l'abbayî. Vo pauâide avâi tot vu su sta terra : lo Mont Bllianc, la Montagne dâo Tsâtî, lo Tsalet à Goubet et tote l'è z'autre derbounâire ; — la mer Blliantse, la Blliuva, la Nâire, la Dzau-na, la Rodzo mîmameint et dâi mouf d'autre golhie ; l'è pe grante vele : Paris, Mordze, Epalindze, Cressî, Moursî, ti lè Velâ, — se vo n'âi pas vu Lozena stâo dzor que lâi a l'abbayî dâi bouelan de tota la Suisse, vo n'âi rein vu. Faut vère clliâo tserrâire, du l'è pe grante âi pllie petite ! que sant balle ! Pertot l'ant betâ de la mocha, dâi grelande, dâi grante pertse avoué dâi moutset. Tote l'è fenître l'ant dâi drapeau de totè lè couleu : lo vè et blanc, que lè dan lo noûtro et que no rebouille l'estoma ; lo rodzo avoué la crâi blliantse, que vo fâ peliounâ, po cein qu'on sè rappelle cein que l'è vilhio Suisse l'ant fé pè Morgarten, pè Sempaque, quand l'ant fotu clliâo défrepênâie âi z'Autrichien. Et pu dâi z'autro, et adî mé. Pertot on derâi lo pont de danse quand lâi a on *Prix de jeunesse*. Lozena l'a met sè pe biau z'haillon quemet onna galèza damusalla que l'a beta sa vetira de noce po sè maryâ ! Venî-lâi vâi, po vère !

Et pu l'ant fé de clliâo pancarte que lâi dîant dâi devise, que l'è lè pllie subi que l'è z'ant fête. Tota lè tserrâire l'ant la leu. Porri pas tote vo lè dere, ein a trâo. Vu pî vo z'ein dere dâotrâi po vo fère vère quemet savant bin dere lè z'affère, pè clli Lozena. Vè la granta Banqua, l'ant met dinse su l'âo pancarta :

*Chanteurs, s'il vous reste des sous,
Pour pas trop vous charger en retournant
chez vous,*

*Pas besoin d'aller à Zurich ou Salamanque,
Placez-les tous à notre Banque.*

*E-te pas bin dete stasse ?
Pè la gara, ein ant met duve. Iena sè dit :*

Ici, on est toujours en train.

Et l'autra :

*As-tu vu la palette,
la palette ?*

Et pu pertot l'ant met :

*Venez tous en Beau-
Lieu,
Le vin est bon, beau,
Vieux.*

Su lo Grand Pont l'ant écrit dinse :

*Chanteur, si tu passes le pont
Le soir avec un fort ponpon,*

*Ne souris pas à la péripatéticienne :
Elle t'en ferait voir des siennes.*

N'è pas tot comprâi, mâ dusse ître bin biau.

Su lè gapionnâre, l'ant marquâ dinse, ein l'â-
lien que dîant clliâo que l'ant recordâ :

Lasciate ogni speranza, voi che eintrate.

Pu pas vo dere cein que l'è âo justo que clliâo z'ugnon. Prâo su que cein vo dere qu'on pâo ein-trâ sein payî.

Pè vè lo comptoir, iô ti clliâo chanteu vant bramâ ein on iâdzo et fère lâo concou l'ant écrit dinse :

*Pour réussir, pas d'anicroche
Avec la croche !
Ne confondez pas le zéphyr
Et le soupir !
Surtout ne faites pas de pose
Avec la pause.*

Et à l'eintrâie :

*Amis chanteurs, si vous êtes en niaise
Avec bémol, bécarré ou même dièze,
Là, par Beaulieu, dans notre beau Comptoir,
Le jury vous fera le coup du pèr' François.*

Vo dio que l'è épouâirâo tot cein que lâi a de biau pè clli Lozena, mâ pû pas tot vo lo dere ein on âdzo.

Vo deri lo resto deçando que vint.

Marc à Louis.

L'INVENTAIRE

LORS que j'étais encore étudiant, cela nous reporte un bon quart de siècle en arrière, j'étais allé passer des vacances dans un de nos agrestes villages du Jura vaudois. J'habitais chez de braves gens ; et, j'eus tôt fait d'être au mieux avec tous les sympathiques indigènes.

A côté de mon logis, habitait un brave homme, dont l'âge voguait entre la cinquantaine et la soixantaine, il se nommait Ulysse et avait été, tout fraîchement nommé municipal. Ulysse était la fleur des honnêtes gens, mais un peu lourdaut et, parfois, embarrassé de peu, non qu'il fut bête, mais, par le fait qu'il n'avait jamais voyagé plus loin que Vallorbe ou Yverdon. Un soir donc, que nous causions sur le banc devant la maison, Ulysse, un peu embarrassé, comme à l'ordinaire, eut l'air de vouloir me faire une confidence ; comme nous n'étions pas seuls, je lui proposais de faire quelques pas du côté de la forêt, ce qu'il accepta aussitôt avec empressement. A peine avions-nous dépassé la dernière maison du village que, tout ému, Ulysse s'arrêta et me dit :

— Dites-voir, Monsieur Pierre, vous qui êtes déjà un peu ingénieur, vous devez aussi être inventeur ; vous seriez un rude bon type de me donner un coup de main, si ça ne vous embêtait pas trop ?

— Mais, Monsieur Ulysse, si je peux vous être utile à quelque chose, je le ferai très volontiers et avec le plus grand plaisir, lui répondis-je ; mais, où diable en voulez-vous venir avec les aptitudes d'inventeur que vous me prêtez ?

— Eh bien, voilà ! Vous savez, peut-être que je suis, depuis peu, municipal ; à ce titre, je suis chargé de faire un inventaire des biens de la commune ; mais, du diable si je sais seulement ce que c'est qu'un inventaire et comment il faut faire ce machin ; alors, j'ai pensé que vous, qui devez être inventeur, vous devez savoir faire un inventaire !

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette idée, mais je n'aurais pas eu le courage de me moquer du brave Ulysse qui avait l'air de mettre en moi tous ses espoirs pour le sortir d'embarras. Je lui

dis en deux mots ce qu'on appelle un inventaire, en lui expliquant que cela n'avait rien à faire avec les inventeurs. Je vis, tout de suite, que je n'avais pas à faire à un sot ; mais que ce seul mot d'inventaire l'embarrassait, parce qu'il n'avait jamais eu l'occasion de l'entendre prononcer. Le premier dictionnaire venu l'eût donc tiré d'embarras, aussi bien que moi, mais Ulysse n'était pas un homme à bouquins ! Je lui offris donc mes services pour l'aider à dresser le fameux inventaire ; et, le lendemain, la pluie qui tombait à torrents nous donna l'occasion de nous y mettre tout de suite. Je vous dirai, d'emblée, que, si l'ami Ulysse se trouvait embarrassé, je ne le fus guère moins que lui plus d'une fois. Tout alla bien pour inventorier les titres et valeurs de la commune ; mais, lorsqu'il fallut passer au mobilier et ustensiles divers, ce fut une autre affaire ; et, à plus d'une reprise, le pauvre Ulysse me dit d'un air comique :

— Hein que ce n'est pas tant drôle d'être municipal ?

Ainsi, lorsqu'il s'agit d'évaluer la pompe à feu, le corbillard, la table de communion, le mobilier de l'école, le soufflet de la forge, nous n'étions guère plus érudits et plus documentés l'un que l'autre ; en rebouillant dans les archives, on retrouvait, heureusement, quelques vieilles factures relatives à ces objets ou à d'autres analogues ; et, tant bien que mal, on arriva au bout de ce terrible inventaire, qui se terminait par la selle à fromage de la cave au régent ! Alors, Ulysse rayonnant et poussant un soupir de soulagement me dit :

— Merci bien au moins, monsieur Pierre ! Vous feriez un rude municipal !

Et, en bons Vaudois, nous avons bu un bon demi, avec le régent qui se chargea de recopier notre inventaire, avec sa plus belle écriture.

Pierre Ozaire.

UNE FEMME PEU COMMODE



U'EST-CE que tu as dit ?

— Je t'ai entendu bougonner.

— Rien.

— Je t'assure ma chérie, que tu te trompes ; je n'ai pas desserré les dents.

— Oui, mais tu as pu murmurer tout de même ; tu as une arrière-pensée. Moi, j'aime que l'on dise à haute voix les réflexions que l'on fait tout bas.

— Je n'en ai aucune.

— Eh bien ! alors, pourquoi n'en as-tu pas fait ?

— Parce que je n'avais rien à dire.

— En effet, c'est toi qui n'as rien à dire, avec ton caractère insupportable, dissimulé, hargneux, toujours mécontent, bourru, rageur et entêté. Ecoute, j'en ai assez de la vie que je mène à tes côtés depuis dix ans ; ce n'est pas une existence, c'est un martyre.

— Enfin, mon amie, pourquoi me cherches-tu toujours querelle, laisse-moi tranquille, je ne te demande que de me laisser en paix.

— Pourquoi fais-tu toujours des réflexions stupides ?

— Je n'ai pas prononcé une syllabe.

— Justement, tu les fais en dedans tes réflexions, mais j'en devine le sens à une certaine ironie que je lis dans ton regard et dans les plis de ton sourire.

— Ah ! ma pauvre amie que vas-tu chercher